

CORNEILLE

le magazine des partenaires
de l'Opéra Orchestre Normandie Rouen

10

juillet 2025

Les expériences
de la musique
de l'intime au collectif

● PÉRA
● RCHESTRE
N ● NORMANDIE
R ● UEN

Théâtre lyrique d'intérêt national

04

TABLEAU DE BORD

- 4 Avec l’Opéra Orchestre Normandie Rouen, la musique en tous terrains
- 5 L’Orchestre, un collectif intime

06

EN COUVERTURE

- 6 L’émotion universelle de la musique comme boussole
- 7 « L’art est ce qui rend la vie plus intéressante que l’art »
- 8 La musique sous ordonnance
- 10 Avec le Centre Hospitalier du Rouvray, une partition sensible pour aller vers la différence

12

AGORA

- 12 Voyage immobile, la musique en milieu carcéral
- 13 Généreux compagnons de musique

14

CAHIER CRITIQUE

- 16 Des musiciens dans la Cité
- 18 Pierre Lebon met l’opéra sur la route
- 19 Esteban Buch, nos émotions à la loupe
- 21 Mettre en scène l’intime, le politique et le public
- 22 Vivre l’Opéra : à Côme, une création à l’unisson entre artistes et citoyens
- 24 Affiches de saison : l’émotion au pouvoir

26

GRAND FORMAT

- 26 Quand la musique nous unit : l’art de vibrer en soi-même
- 28 Floriane Cottet, Directrice de l’administration artistique

CORNEILLE

le magazine des partenaires
de l’Opéra Orchestre Normandie Rouen
juillet 2025

OPÉRA ORCHESTRE NORMANDIE ROUEN
7, rue du Docteur Rambert – 76 000 Rouen Administration
02 35 98 50 98
www.operaderouen.fr
Directeur de la publication **Loïc Lachenal**
Conception éditoriale et rédaction **Agence Sabir**
Conception graphique et réalisation **belleville.eu**
En couverture © **Marion Kerno**

Photographies p.3 Julien Benhamou / p.6 DR / p.7 DR / p.9, p.10, p.11 Rémi Robert / p.13 Singuliers Pluriel / p.14 p.15 Simon Fréger / p.16 Jérôme Prébois, Caroline Doutre, Naiade Plante / p.17, p.18 Rémi Robert / p.19, p.20 Christophe Urbain / p.21 Noémie Gillot / p.23 DR / p.26 Caroline Doutre, Rémi Robert, Marion Kerno/ p.27 Simon Fréger, Rémi Robert / p.28 Simon Fréger

L’Opéra Orchestre Normandie Rouen est un Établissement public de coopération culturelle financé par la Région Normandie, le Ministère de la Culture – DRAC Normandie et la Métropole Rouen Normandie.



Loïc Lachenal,
directeur de l’Opéra Orchestre Normandie Rouen



La musique pourrait donc nous aider à mieux vivre ensemble ?

Cette force de la musique est un atout immense pour une maison comme la nôtre. Les équipes partagent une conviction profonde : parce qu’elle a cette capacité universelle à atteindre chacun, la musique peut être notre langage commun ! On sous-estime cette faculté à fédérer et à nous sortir de nos solitudes respectives, dans des temps où notre société est en manque cruel de dialogue, d’échanges, de rapprochements. Lorsque les musiciens de l’Orchestre se déplacent dans des lieux de soin, en prison, ou simplement dans la rue, et qu’ils commencent à jouer, en un instant, tout change ! L’ambiance, la façon dont les gens s’écoulent, se regardent... le temps de quelques notes, cette effraction artistique dans le réel renverse notre rapport au monde et aux autres.

Éprouver, ressentir, vibrer...
Écouter de la musique, ce serait donc tout simplement se sentir vivant ?

Dans nos existences cadencées par le digital et les écrans, je suis plus que jamais attaché à ce que chacun puisse éprouver cette expérience vivante de la musique. Écouter de la musique, c’est avant tout ce face à face entre vivants, entre artistes – musiciens, chanteurs – et spectateurs, mais aussi entre auditeurs. Ce sont autant de micro-relations humaines qui naissent dans la fragilité de ces instants, de souvenirs qui se créent, d’images mentales qui surgissent et nous accompagnent ensuite dans nos quotidiens. À chaque concert, une utopie devient réalité – le temps d’un murmure, d’un accord, d’un frisson qui parcourt la salle et confirme, silencieusement, que nous sommes bien là, ensemble.

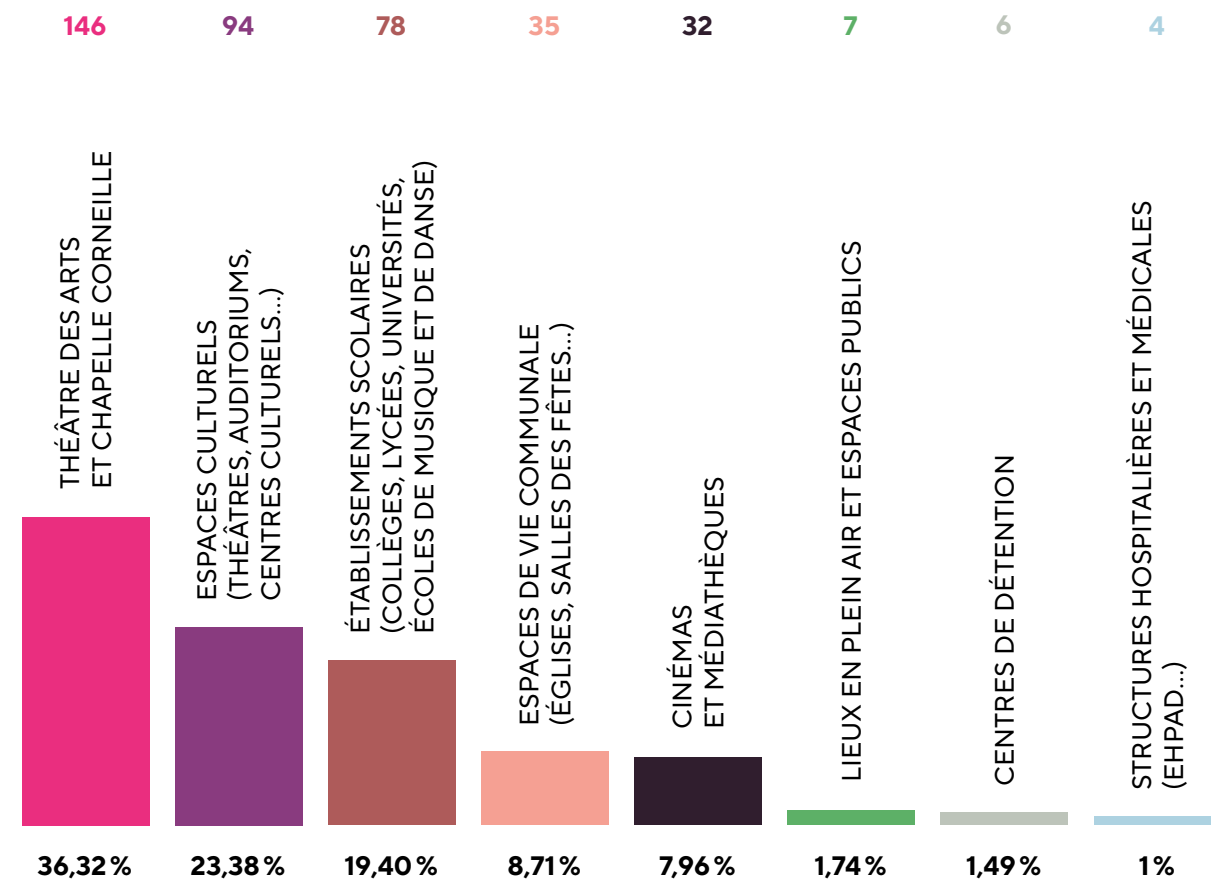
De l’intime au collectif, la musique est omniprésente dans nos vies. Qu’est-ce qui est en jeu lorsque nous écoutons de la musique ?

Pour le spectateur que je suis, c’est avant tout une émotion très profonde, une sensation parfaitement singulière, doublée d’une expérience du temps qui passe sans mots ni paroles. Chaque écoute est, un voyage en soi, pour peu qu’on accepte de se laisser traverser. Ce qui reste magique à mes yeux après toutes ces années, c’est que cette odyssée intime nous rapproche des autres plutôt que de nous isoler. Et ce n’est pas qu’une vue de l’esprit : des études ont ainsi pu établir que les fréquences cardiaques de spectateurs rassemblés pour un concert avaient tendance à converger, voire à s’aligner. Quoi de plus intime et quoi de plus collectif que des cœurs battant à l’unisson !

AVEC L'OPÉRA ORCHESTRE NORMANDIE ROUEN, LA MUSIQUE EN TOUS TERRAINS

Au fil des saisons, fuguant hors du Théâtre des Arts et de la Chapelle Corneille, l'Opéra Orchestre Normandie Rouen s'invite partout, pour inventer et partager de nouvelles expériences musicales. Chaque année, c'est ainsi une centaine de lieux qui trouve une nouvelle vie, le temps d'un concert – cinémas, médiathèques, établissements scolaires, auditoriums, centres culturels, églises, salles des fêtes, centres de santé ou de détention. Une démarche d'ouverture fidèle aux ambitions d'une maison engagée pour faire entrer la musique dans le quotidien de chacune et chacun.

LIEUX DE REPRÉSENTATIONS DE L'ORCHESTRE

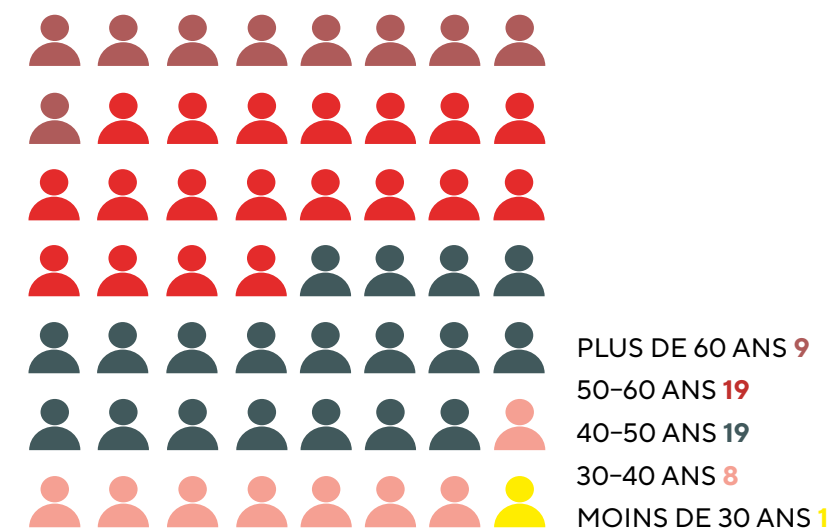


L'ORCHESTRE, UN COLLECTIF INTIME

Vu de loin, un orchestre ressemble à un organisme vivant, pulsant au rythme d'une même partition. Mais cette apparente homogénéité cache une réalité plus complexe : derrière chaque pupitre se tiennent des musiciens aux parcours uniques, porteurs de leur propre sensibilité artistique. C'est dans cette alchimie délicate entre singularités individuelles et écoute collective que naît la magie orchestrale, transformant une multitude de voix en une symphonie partagée.

POUR 56 MUSICIENS

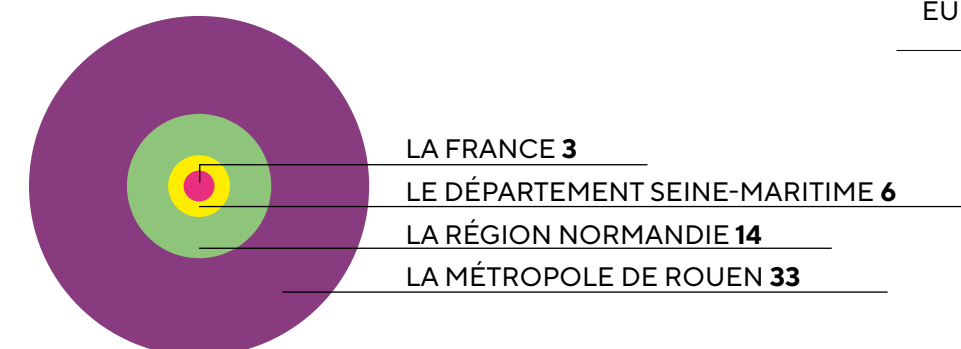
TRANCHE D'ÂGE



LIEU DE NAISSANCE



LIEU DE RÉSIDENCE



L'émotion universelle de la musique comme boussole

— CATHERINE MORIN-DESAILLY, SÉNATRICE DE SEINE-MARITIME, PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE DES ORCHESTRES —



Sénatrice de Seine-Maritime, Présidente de l'Association Française des Orchestres (AFO) mais aussi et avant tout spectatrice passionnée, Catherine Morin-Desailly s'engage depuis des années pour que chaque citoyen puisse éprouver les émotions renversantes de la musique. Nourrie par ses souvenirs d'enfance au Théâtre des Arts de Rouen, elle est l'avocate passionnée d'un spectacle bien vivant et partagé, des hôpitaux aux salles de concert. Rencontre avec une élue pour qui la musique est avant tout une « communion » inégalable.

Avant même l'engagement public qui est le vôtre, il y a chez vous un rapport très intime et personnel à la musique. Quelle place tient cet art dans votre vie ?

J'ai eu la chance de grandir dans une famille où les arts et la culture tenaient une place centrale. Dès mon plus jeune âge, mon grand-père m'emmenait chaque dimanche découvrir les spectacles du Théâtre des Arts ou de la salle Sainte-Croix des Pelletiers. Ces matinées m'ont fait découvrir un répertoire éclectique : du théâtre classique aux grands opéras wagnériens, en passant par les opérettes, très en vogue dans les années 1970. À la maison, la musique était tout aussi présente avec mon père, grand amateur de chant et passionné de Jean-Sébastien Bach. Cette immersion précoce a forgé ma sensibilité artistique et nourri ce rapport intime que j'entretiens aujourd'hui encore avec la musique.

Au-delà de cette intimité familiale empreinte de musique, quel souvenir conservez-vous de vos premiers pas au Théâtre des Arts ?

Ce qui me marquait le plus, c'était cette magie du spectacle vivant dans sa globalité : la danse, les décors somptueux, tout cet univers technique et artistique qui se déployait sous mes yeux. Mais au-delà du spectacle lui-même, j'étais captivée par cette dimension collective unique qu'offre la salle. Ces rituels qui précèdent le lever de rideau – l'accord des musiciens dans la fosse, cette montée progressive de l'émotion dans le public, puis ces applaudissements unanimes qui fusent – restent pour moi des souvenirs

indélébiles. C'est cette communion entre la scène et la salle, cette expérience partagée qui m'a définitivement conquise et qui nourrit encore aujourd'hui ma passion pour le spectacle vivant.

Vous êtes d'abord spectatrice, mais aussi musicienne et chanteuse amatrice à vos heures perdues. Qu'est-ce qui se joue en vous lorsque vous écoutez de la musique et lorsque vous en jouez ?

Ce sont deux expériences assez différentes. Quand je pratique la musique, notamment le chant choral, c'est un engagement total – physique, psychologique et émotionnel. Il faut puiser au plus profond de soi ; c'est un exercice exigeant mais procurant un bien-être incomparable. Et puis jouer en collectif, c'est une sensation unique qui demande une écoute constante de l'autre, une communion particulière avec les autres musiciens. En tant que spectatrice, et surtout en grandissant, mon rapport à la musique est devenu plus analytique. Bien sûr, l'émotion et la sensation physique sont présentes, mais s'y ajoute tout un travail de décryptage. Comment l'histoire est-elle racontée ? Quelle est la démarche artistique ? Les deux approches se complètent et nourrissent ma passion pour la musique sous toutes ses formes.

Une passion que vous avez à cœur de partager avec le plus grand nombre...

Ces expériences fondatrices m'ont convaincue que chaque génération doit pouvoir vivre cette rencontre avec la musique. Parmi tous les arts, c'est celui qui nous atteint le plus

immédiatement... ces larmes qui montent spontanément, ce frisson qui nous parcourt à l'écoute d'un chant. Je milite pour le spectacle vivant à tout prix. Rien ne remplacera pour moi l'expérience collective en salle : cette fragilité du moment, la singularité de chaque représentation... Une émotion universelle que je souhaite rendre accessible au plus grand nombre et transmettre à travers mon engagement politique et associatif.

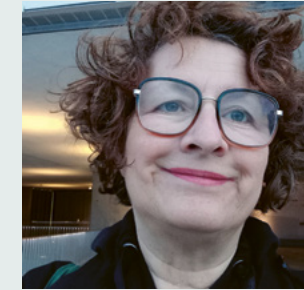
Ces dernières années, vous vous êtes particulièrement investie pour faire entrer la musique dans les lieux de soin. Pourquoi cet engagement ?

En milieu hospitalier, la musique révèle toute sa dimension thérapeutique : elle apporte une douceur et un apaisement

incomparables, aussi bien pour les patients que pour les équipes soignantes. C'est une conviction profonde, et j'ai d'ailleurs porté, en tant que parlementaire, des dispositions législatives qui permettent aux structures hospitalières d'intégrer un véritable volet culturel et artistique à leur projet de soin. Et cela se passe ici, en Normandie, avec une collaboration exceptionnelle entre les musiciens volontaires de l'Opéra Orchestre Normandie Rouen et les équipes du Centre Hospitalier du Rouvray.

« L'ART EST CE QUI REND LA VIE PLUS INTÉRESSANTE QUE L'ART »

— MARIE-ANDRÉE MALLEVILLE, ADJOINTE AU MAIRE DE LA VILLE DE ROUEN —



Un mantra pour la responsable politique que vous êtes ?

Absolument. Quand l'Orchestre se déplace dans des quartiers comme Grand'Mare ou Grammont, sur ces dalles d'immeubles ou entre ces tours, nous permettons aux habitants de se mettre en position d'écoute en allant auprès d'eux, dans leur quartier, à leur fenêtre. Tous perçoivent cette démarche comme une marque de respect et se rendent disponibles. C'est ainsi que nous pensons toute notre politique culturelle : aller au plus près du public, pour marquer notre considération à ces citoyens.

Comme vous le soulignez, la musique est une expérience intime. Qu'est-ce qui se joue en vous quand vous en écoutez ?

La musique me transporte littéralement vers un ailleurs fantasmé, c'est ma façon de transcender le réel. Pour citer Robert Filliou, je considère que « l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art ». C'est un moment où l'on sort de soi, où naissent des émotions inattendues, où la réflexion s'active de manière surprenante. Je recherche constamment cette transcendance, cette dimension quasi spirituelle. L'opéra illustre parfaitement cette puissance : contrairement aux préjugés, c'est un genre très accessible – pas si éloigné d'une comédie musicale ! – qui offre cette expérience d'art total.

Adjointe au Maire chargée de la culture depuis cinq ans à la Ville de Rouen, cette passionnée d'art et fervente défenseuse d'une culture humaine et accessible nous apprend comment être à l'écoute de nos émotions individuelles et collectives. Corneille ouvre le dialogue avec une élue passionnée.

Les émotions de la musique sont-elles réservées aux mélomanes, ou est-ce une expérience à laquelle chacun peut accéder ?

Mon parcours en esthétique et sciences de l'art, notamment mon intérêt pour la musique expérimentale, m'a enseigné une chose fondamentale : tout l'enjeu est de mettre les gens en position d'écoute. Une fois cette disposition créée, tout devient audible. J'ai d'ailleurs constaté un paradoxe : moins les gens ont de certitudes préconçues sur la « grande musique », plus ils se montrent ouverts et à l'écoute. Contrairement aux idées reçues, aucune formation musicale n'est nécessaire pour apprécier un concert. Quel que soit son niveau – néophyte ou musicien confirmé, on reçoit tous une œuvre avec un bouquet d'émotions.

LA MUSIQUE SOUS ORDONNANCE

— HERVÉ PLATEL, PROFESSEUR DE NEUROPSYCHOLOGIE
À L'UNIVERSITÉ DE CAEN —

« Symphonie neuronale », musique et mémoire, transformations du cerveau par l'apprentissage de la musique... Hervé Platel travaille sur le fonctionnement du cerveau et les effets de la stimulation musicale. Au-delà de ses bienfaits pour nos fonctions cognitives et d'apprentissage, la musique contribue au bien-être, avec la particularité d'être une expérience intime naturellement partageable, qui nous relie aux autres. Avec Corneille, plongez dans notre cortex musical !

Qu'est-ce qui se joue dans notre cerveau lorsque nous écoutons de la musique ?

J'ai eu la chance d'être parmi les premiers à pouvoir utiliser l'imagerie cérébrale avec des patients sains. Très rapidement, on s'est aperçu que, contrairement à ce que l'on pensait, il n'existe pas de « centre cérébral » de la musique. Au contraire, l'écoute de la musique engage notre cerveau de manière très large : au-delà des régions auditives, cela implique les zones des émotions, de la mémoire, de la motricité, et les régions associatives visuelles, qui permettent d'imaginer, de se figurer. On a souvent parlé de « symphonie neuronale » : quand on écoute de la musique, c'est tout le cerveau qui s'embrase. C'est ce qui explique aussi que la musique soit un levier intéressant pour venir en aide aux populations cliniques. Pour les patients souffrant de la maladie de Parkinson ou d'Alzheimer, la musique peut avoir un effet d'éveil cognitif assez extraordinaire.

« Quand on écoute de la musique ensemble lors d'un concert, il y a un effet de synchronisation avec nos voisins (...). »

Et sur le cerveau des musiciens ?

La pratique régulière de la musique, et notamment l'apprentissage chez les enfants, laisse une trace dans le cerveau, non seulement dans la manière de décoder la musique, mais aussi et surtout sur l'architecture cérébrale : épaisseur corticale, densité de neurones, fibres de connexion du cerveau entre différentes régions... Tout cela évolue au gré de l'entraînement et de l'apprentissage. On a ainsi pu démontrer une relation statistique entre le nombre d'années de pratique et la densité de neurones dans des régions de la mémoire. Les musiciens ont donc été une population d'experts pour nous aider à mieux comprendre les phénomènes de neuro-plasticité.

Comment la musique peut-elle agir sur notre santé mentale ?

Avant même de parler de santé mentale, il faut s'intéresser à l'épanouissement personnel : on constate que l'apprentissage de la musique chez les enfants augmente leur bien-être. La musique apprend tout simplement à vivre avec les autres, car nos capacités d'empathie et de cognition sociale sont stimulées. Quand on écoute de la musique ensemble lors d'un concert, il y a un effet de synchronisation avec nos voisins, nous vibrons à l'unisson. La musique est l'art le plus consommé au monde, très certainement pour sa capacité à être une récompense pour soi-même. On va l'utiliser pour moduler notre humeur, évacuer le stress d'une journée. Des recherches sont en cours, comme à l'Opéra de Toulouse, où une psychiatre emmène ses patients écouter les répétitions des orchestres. C'est tout à la fois une expérience sensible et sociale.





AVEC LE CENTRE HOSPITALIER DU ROUVRAY, UNE PARTITION SENSIBLE POUR ALLER VERS LA DIFFÉRENCE

— AURORE REPEL, CADRE DE SANTÉ —

Depuis plus de trois ans, Aurore Repel œuvre au quotidien pour accompagner les malades atteints de troubles psychiatriques de ce centre hospitalier, au cœur de la capitale normande. Mais depuis l'année dernière, sous l'impulsion de Denis Lucas, attaché culturel de la structure, cette professionnelle de santé a intégré un nouveau partenaire à sa procédure de soin : les musiciens de l'Opéra Orchestre Normandie Rouen.

Entre les musiciens et le Centre Hospitalier du Rouvray, c'est une véritable aventure humaine qui s'est tissée. En tant que professionnelle de santé, comment avez-vous intégré ces artistes à vos pratiques ?

Je dois d'abord préciser que ce partenariat n'est pas notre première collaboration avec l'Opéra. Dans d'autres services, nous avions déjà accueilli des propositions artistiques, mais dans un objectif de loisirs, et uniquement dans nos lieux de vie communs, à l'hôpital. La vraie différence avec ce projet, c'est qu'il a permis à nos usagers de sortir du Centre – et cela, c'est énorme ! Ils ont pu partir à la découverte d'un monde totalement nouveau : celui de l'Opéra, de ses métiers, de tout un univers. Pour nous, cette ouverture sur l'extérieur est essentielle. Vous savez, l'un de nos principaux objectifs, c'est d'accompagner les patients dans leur socialisation et de leur permettre la meilleure insertion possible.

Cette année marquait une grande première pour ce dispositif, quel bilan en dressez-vous ?

Pour cette saison, c'était une expérimentation, on a appris en marchant, mais c'est d'ores et déjà très enthousiasmant ! Ce qui nous a le plus frappés, c'est la ferveur et l'assiduité de tous les participants, que ce soit aux ateliers ou aux visites. En quelques mois, nous avons permis cette rencontre entre des univers complètement différents. Mais notre plus grande victoire, c'est d'avoir réussi à croiser les différents usagers du Centre.



Un moment qui vous a particulièrement marqué dans cette nouvelle aventure ?

Une des patientes m'a confié quelque chose de très touchant : elle m'a dit que la restitution sur la scène du Théâtre des Arts l'avait mise en grande difficulté au début. Mais vous savez quoi ? Grâce au soutien du groupe et à la bienveillance des équipes de l'Opéra, elle a su trouver les ressources pour continuer les ateliers. Ce qui l'a particulièrement aidée, c'est d'assister aux restitutions des autres participants – ça lui a montré que c'était possible, que chacun pouvait le faire à sa façon. Et elle m'a même dit avec détermination : « La prochaine fois, c'est sûr, je serai sous les projecteurs moi aussi ! ». C'était essentiel que chaque participant puisse partager son travail, quel que soit son niveau de confort. Chacun a pu s'exprimer à sa manière : certains avec une exposition de textes, d'autres par des enregistrements audio diffusés à l'Opéra... L'idée, c'était que tout le monde trouve sa place la plus juste dans ce collectif.

VOYAGE IMMOBILE, LA MUSIQUE, EN MILIEU CARCÉRAL

— SAMUEL SAINT-MARTIN, COORDONNATEUR DES ACTIONS CULTURELLES
AU CENTRE DE DÉTENTION DE VAL-DE-REUIL —

Samuel Saint-Martin travaille pour la Ligue de l'enseignement, section Normandie. Mis à disposition du Service pénitentiaire d'insertion et de probation (SPIP) de l'Eure, il est le garant de la mise en œuvre des actions culturelles en milieu pénitentiaire. Fin connaisseur du milieu de la musique classique pour avoir travaillé des années pour des lieux et festivals, il œuvre désormais pour proposer des activités culturelles aux personnes détenues, dans un monde carcéral où la création emprunte souvent des chemins détournés.

Comment l'Opéra trouve-t-il sa place au centre de détention ?

Les actions culturelles au sein des lieux de privation de liberté visent avant tout à la réinsertion des détenus et à la prévention de la récidive. La culture est comprise comme un instrument de réinsertion des personnes dans la société. Avec l'Opéra Orchestre Normandie Rouen, nous travaillons autour de deux dispositifs : deux ou trois sorties par an pour assister à une pré-générale, avec chaque fois une dizaine de détenus, et l'accueil de l'Orchestre au sein-même du centre. Bien sûr, nous rencontrons beaucoup d'imprévus, on est toujours sur le fil. Mais cette année, l'Orchestre a pu venir pour une date de sa tournée de printemps, ici-même, au centre de détention. Et le public a répondu présent, avec près de 90 personnes, ce qui est très encourageant, tout comme les retours des personnes détenues, tous enthousiastes. Pour beaucoup, c'était la première fois qu'ils assistaient à un concert de musique classique. Quelques personnes parmi les plus âgées écoutent de la musique classique, certains pratiquent un instrument, mais pour des raisons sociologiques beaucoup n'ont jamais eu accès à la musique classique, même en tant que simple auditeur.

« (...) Plusieurs détenus m'ont dit que le temps d'un concert, ils avaient eu l'impression d'être dehors. »

Quelle est la place de la musique dans le quotidien carcéral, hors de ces moments organisés ?

Il s'agit plutôt d'une pratique individuelle. Dès lors que c'est acoustique, il est toléré que les détenus puissent avoir leur instrument dans leur cellule. Mais depuis plusieurs années, nous avons aussi ici une activité collective ! Un groupe de musiques actuelles qui répète avec un professeur du conservatoire de Val-de-Reuil. On a aussi expérimenté, il y a deux ans, une activité autour du chant choral. Cela n'a pas été simple car le chant est une expression très intime. C'est plus facile pour les personnes détenues de venir assister à un concert. De façon plus générale, cela se complique quand on leur demande d'être acteur : se produire devant d'autres personnes, c'est se dévoiler beaucoup. Vous imaginez, dans ce milieu carcéral où l'on est tant regardé, tant jugé... il faut établir une certaine confiance avant.

Faire entrer la musique dans la prison, pour les détenus c'est une manière de redonner de la place à certaines émotions plus intimes ?

Absolument ! Lors du dernier passage de l'Orchestre, plusieurs détenus m'ont dit que le temps d'un concert, ils avaient eu l'impression d'être dehors. Il y a un lien très puissant entre la musique et, si j'ose dire, l'évasion. C'est un vecteur très fort d'évasion spirituelle, cela permet d'explorer des ailleurs. C'est un temps suspendu, et un besoin vital. Il s'agit d'un rapport très intime entre soi et ce qu'on entend, ça évoque à chacun des choses différentes mais qui sont souvent liées à l'extérieur, comme des souvenirs. Ce partenariat avec l'Opéra est essentiel, et il n'aurait pu exister sans le soutien du Département de l'Eure que je veux remercier.

GÉNÉREUX COMPAGNONS DE MUSIQUE

— MÉCÈNES DE L'OPÉRA ORCHESTRE NORMANDIE ROUEN —

Rose-Marie et Jean-Pierre Decroix forment un duo, à la ville comme à la scène. Mariés depuis 50 ans, ils vivent leur passion pour la musique chacun à leur manière, mais aussi en couple, en allant voir jusqu'à une trentaine de spectacles par an. Depuis plusieurs années, ils sont mécènes de l'Opéra Orchestre Normandie Rouen : au cœur de leur engagement, leur goût pour le partage de la musique avec le plus grand nombre.



Rose-Marie nous a dit que vous veniez d'une famille de mélomanes, alors qu'elle s'est faite une éducation musicale plus tard. Parlez-nous des origines de votre passion pour la musique !

Jean-Pierre Decroix : Ma mère n'écoutait que de la musique classique, j'ai découvert cela à travers elle. Mon grand-père était médecin des opéras de Paris. Il bénéficiait à chaque fois de deux places pour aller au concert. J'ai donc pu aller au spectacle très jeune, dans les grandes institutions parisiennes. J'en ai conservé un amour inconditionnel de la musique classique : je suis branché en permanence sur France Musique et Radio Classique. Mon seul regret, c'est de ne pas avoir appris à jouer d'un instrument.

Qu'est-ce qui vous a décidé à devenir mécène de l'Opéra Orchestre Normandie Rouen ?

Rose-Marie Decroix : La musique, c'était d'abord partager quelque chose à deux avec mon mari : on y va ensemble, on discute avant et après. Aujourd'hui, quand on a de l'argent, on a le devoir d'accompagner ce en quoi on croit. Je vais vous raconter une anecdote. Moi, je suis ravie quand des gens applaudissent à la fin d'un mouvement. Cela veut dire

qu'ils n'ont pas les codes, et donc qu'ils viennent pour la première fois et que l'on touche des gens nouveaux. C'est magnifique ! C'est pour ces moments que l'on devient mécène de l'Opéra. D'autant qu'à Rouen, on sent les équipes attachées à développer une vraie politique d'accueil de tous les publics.

J-P. D : Aucun spectacle musical en France n'est rentable. Donc quand on va voir un spectacle, on bénéficie d'une aide publique ; le mécénat, c'est un retour d'ascenseur. Si ce qu'on fait permet qu'il y ait des séances musicales dans les hôpitaux, les EHPAD, les prisons... C'est à cela que je souhaite destiner cet argent : apporter et partager la musique.

Qu'est-ce qui vous plaît/vous touche le plus dans votre expérience de la musique ?

R-M. D : Pour moi, la culture est avant tout une émotion. Avec la musique, je ressens chaque fois un grand sentiment de bonheur, de plénitude. Puis, après coup, un regret : que cette sensation ne soit pas davantage partagée. Pourquoi ne sommes-nous pas plus nombreux à pouvoir en bénéficier ? C'est une chance d'être à Rouen et d'avoir cet orchestre, les chefs que l'on accueille, le choix superbe des programmations... Je rêve que tout le monde puisse faire cette expérience.







DES MUSICIENS DANS LA CITÉ

Vincent Vaccaro, violoncelliste, a chez lui la copie d'un tableau de Vermeer, *La Leçon de musique*. On peut y lire la maxime suivante : « la musique compagne de la joie et médecine des douleurs ». Pour lui comme pour la violoniste Elena Pease-Lhommet, jouer de la musique à l'hôpital donne un sens profond à leur métier. Pour Alice et Étienne Hotellier, tous deux violonistes et en couple, se produire dans des EHPAD est aussi un moyen de partager, ensemble, la musique et l'émotion. Chez chacune et chacun d'entre eux, ce qui revient comme un écho, c'est qu'ils ont toute leur place dans ce monde du soin.

Vincent Vaccaro, vous êtes musicien référent au sein de l'Orchestre de l'Opéra pour la mise en place d'un partenariat avec le CHU de Caen. Comment avez-vous embrassé cette mission ?

Vincent Vaccaro : J'ai eu la chance de vivre une première résidence à l'hôpital de Saint-Lô, qui m'a profondément marqué. J'ai pu voir la main d'un grand prématuré, très crispé, se détendre quand on joue pour lui. Ou encore, en soins palliatifs, ce patient qu'on pensait déjà parti, qui a ouvert les yeux quand nous avons joué. C'est bouleversant. Plus récemment, une formation a été mise en place au CHU de Caen, avec 9 collègues. C'est une chance incroyable pour un orchestre : cela nous rassemble autour d'une mission commune. Qu'on joue pour une personne malade ou pour une personne qui ne l'est pas, c'est la même chose qui opère de façon différente : on entre en lien avec les gens d'une manière très intime. On peut le sentir dans une salle de concert ou à l'hôpital. Quand on joue, ce n'est pas pour soi, on aide les gens à se libérer de leur quotidien, d'eux-mêmes... À l'hôpital, les frontières tombent. Il n'y a plus le musicien et le malade, juste deux personnes réunies par une écoute partagée.

Quelle place occupe ces actions culturelles si particulières dans votre quotidien de musicien ?

V.V : Elles m'ont fait comprendre pourquoi j'avais choisi ce métier. Elles donnent un vrai sens à ce que je fais. C'est un véritable appui, pour lutter contre le trac, la peur de ne pas être à la hauteur. Car quand on sait le rôle qu'on peut jouer auprès des gens, qu'on en perçoit le sens profond, le trac est moins dévastateur. La mission d'un orchestre aujourd'hui ne peut pas se limiter à faire des concerts dans une salle. Les soignants aussi s'en emparent. À l'hôpital, quand la musique résonne, il n'y a plus d'un côté les malades, de l'autre les équipes : tous applaudissent, certains pleurent. On a senti qu'on avait toute notre place.



« Il n'y a plus le musicien et le malade, juste deux personnes réunies par une écoute partagée. »

Elena Pease-Lhommet, vous intervenez au sein du CHU de Rouen depuis des années. Que signifie pour vous cet engagement ?

Elena Pease-Lhommet : Ma première intervention à l'hôpital date de 2006. Depuis, beaucoup de choses ont changé : nous sommes désormais identifiés, attendus même. Ce que j'aime, c'est le caractère spontané de ces interventions, cela correspond bien à mon caractère. C'est une succession de belles rencontres, très fortes, notamment au sein du service de soins palliatifs. Un jour, il venait d'y avoir un mariage, on a joué une marche nuptiale. Nous avons appris que la personne était partie quelques jours plus tard... Ce sont toujours des histoires extraordinaires, des instants d'une rare intensité. On sent qu'on a notre place, qu'on sert à quelque chose. Quand je joue, j'essaie simplement d'être moi, face à quelqu'un. Rien d'autre.

Comment vivez-vous ces interventions et comment se construisent-elles avec vos collègues musiciens ?

E. P-L : On essaye d'intervenir une fois par mois, environ dix fois par an. Parfois en duo, trio avec piano, quatuor ou quintette, selon les disponibilités. Et à la fin de l'année, sur la base du volontariat, j'essaie de rassembler un plus grand nombre de musiciens pour un concert plus ambitieux. En vingt ans, on a eu le temps de faire des choses incroyables ! Une année, nous avons décidé de présenter une intégrale des symphonies de Haydn, nous en avons enchaîné 75 ! Une autre, nous avons imaginé un concert marathon : on a joué toute la journée, partout dans l'hôpital, dans les services, à la cantine... C'est cette liberté, cette créativité, qui me porte.

Est-ce une mission qui vous tient particulièrement à cœur ?

E. P-L : C'est un engagement très profond. Il y a une forme de responsabilité : on ne joue pas à la légère. Un jour, j'ai rencontré une petite fille qui malheureusement est décédée aujourd'hui, dont la mère m'avait dit que lorsqu'elle entendait mon violon, elle réclamait un violon : elle lui avait promis de lui en acheter un... Il y a quelques semaines, j'ai croisé une aide-soignante rencontrée en oncologie pédiatrique, qui m'a dit qu'après avoir vu l'effet de ma musique sur les enfants, elle s'était reconvertie : désormais, elle amène la musique dans les hôpitaux psychiatriques.

Alice et Étienne, de votre côté, c'est devant des personnes âgées hébergées en EHPAD que vous vous produisez. Comment est née cette envie ?

Étienne Hotellier : Alice et moi avons toujours exploré ces espaces un peu en marge où l'on travaille discrètement, pour se mettre pleinement au service de l'autre. Ce qui nous a bouleversé avec les EHPAD, c'est l'intimité extraordinaire qui se crée avec les résidents. On entre souvent dans une salle silencieuse, voire apathique, et il faut alors tout inventer, tout éveiller. On raconte des histoires en musique, à partir d'arrangements d'opéras, pour les emmener en voyage, de la musique classique à la musique populaire, de la Chine aux musiques celtiques en passant par la chanson française. Quand les résidents commencent à chanter, comme une douce rumeur qui nous accompagne, l'émotion est absolument incroyable.

Alice Hotellier : C'est toujours un moment suspendu... j'ai parfois les larmes aux yeux. Récemment, une résidente m'a raconté qu'elle connaissait une ancienne violoniste de l'opéra, mais... dans les années 1950 ! Être musicienne, c'est d'abord une passion. Partager cette passion et donner un peu de mon temps, c'est naturel pour moi. Je le faisais déjà avec mon frère quand j'étais étudiante au conservatoire, on allait dans les hôpitaux. C'est une démarche que j'ai entreprise depuis très longtemps, cela fait partie de moi.

PIERRE LEBON MET L'OPÉRA SUR LA ROUTE

Grande première ! Cette saison, les Normands ont pu découvrir, au plus près de chez eux, toute la magie d'un opéra complet. Décors, artistes et musiciens... Pierre Lebon a embarqué tout ce petit monde dans une version itinérante et joyeuse du *Docteur Miracle*. Il revient, pour Corneille, sur les coulisses de cette aventure inédite.

Avec cette interprétation du *Docteur Miracle* vous proposez un spectacle extrêmement joyeux, burlesque... pourquoi faire le choix de ce registre pour cette grande première ?

Mon ambition avec ce *Docteur Miracle* était de retrouver l'esprit du spectacle de charlatan, de renouer avec cette tradition de la grande harangue lyrique et populaire qui faisait fureur au XVII^e siècle. Ces personnages – bonimenteurs et autres marchands de rêves – sillonnaient déjà les routes lors de grandes tournées, débarquaient sur les places des villes et villages pour y insuffler la vie et la joie, perchés sur leurs chariots, leurs tonneaux ou même sur les échafauds. C'est dans cet esprit que nous avons lancé cette tournée avec l'Opéra !

De février à mars 2025, vous avez sillonné une dizaine de villes et investi de grandes salles comme des scènes bien plus intimes. Comment conçoit-on un spectacle capable de partir véritablement à la rencontre de tous les publics ?

Il faut d'abord rappeler que nous avons créé cette pièce en 2019 au Théâtre de Marigny, l'un des plus petits de France. On peut dire que dès sa création, cette pièce était faite pour s'adapter aux contraintes ! En tant que metteur en scène, quand je sais qu'une œuvre est vouée à l'itinérance, j'adopte une méthode simple : je prends les dimensions de notre plus petite scène et j'adapte tout à partir de là. Même si, pour cette tournée, nous avons parfois découvert des lieux si exigus qu'une partie des musiciens se retrouvait littéralement... en coulisses !

Vous ouvrez la pièce par un texte que vous avez vous-même écrit. Pourquoi le choix de cette adresse directe au public ?

Comme je l'évoquais plus tôt, je tenais vraiment à reprendre les codes de ce théâtre de charlatan ou la distance entre l'acteur et le spectateur est vraiment réduite au minimum.



Mais c'était aussi l'opportunité pour moi d'attraper l'attention du spectateur dès l'ouverture, et de l'emmener dans ce monde de la farce et du théâtre, surtout celles et ceux qui ne sont pas rompus à l'exercice.

Avec ce spectacle, vous avez joué devant des centaines de Normandes et Normands. Quel souvenir conservez-vous de ces rencontres ?

Nous avons navigué entre salles combles et jauges plus confidentielles. Dans les petites salles, évidemment, la proximité avec le public s'installait d'emblée. Mais le choix du *Docteur Miracle* et de son registre résolument comique s'est révélé payant : cette pièce a su fédérer tous les publics autour de cette émotion fédératrice qu'est le rire. D'ailleurs, ces créations nous rappellent à quel point certaines émotions traversent les siècles : entre le XVII^e siècle et 2025, les mêmes ressorts humoristiques continuent de faire rire une salle entière !



ESTEBAN BUCH, NOS ÉMOTIONS À LA LOUPE

Musicologue, directeur d'études à l'Écoles des hautes études en sciences sociales, Esteban Buch est spécialiste des rapports entre musique et politique. Il nous apporte un éclairage précis sur les articulations entre l'intime et le collectif dans les pratiques musicales. Et nous rappelle, fort heureusement, que malgré toutes les limitations, nous restons libres de choisir et distribuer nos plaisirs. La musique et les arts en général étant un domaine privilégié pour l'exercice de cette liberté.

Comment la musique articule-t-elle nos émotions intimes et la vie collective ?

L'articulation de l'intime et du collectif est une problématique générale : nous sommes tous du collectif incorporé. C'est le principe de base en sociologie, que les individus sont produits par le social et que le social est le résultat de ce qui nous arrive individuellement. La musique, de ce point de vue, n'est pas différente. Ce qu'on appelle une expérience intime de la musique est aussi quelque chose qui se partage, et que nous apprenons ! Il y a néanmoins des formats particuliers en musique d'articulation de l'intime au collectif. Le concert classique par exemple, c'est un lieu qui a été créé comme une manière de permettre à chacun et à chacune d'être en solitude au contact de l'œuvre musicale, tout en étant ensemble. Ce sont des solitudes collectives articulées qui doivent se donner des normes d'interactions pour que l'expérience individuelle/intime soit possible dans ce cadre collectif-là. Un espace comme le concert de rock contemporain est basé sur un autre modèle d'articulation. Ce sont des interactions qui montrent l'expérience musicale au cœur d'une distribution des rôles de l'intime et du collectif.



Comment cette articulation s’exprime-t-elle dans les formats artistiques participatifs ?

Les formes de participation sont des formes dont l’esprit est démocratique en général. C’est un mouvement vers une forme de démocratisation de la prise de décision. L’enjeu, c’est de déterminer ce que les artistes proposent à leur public et de redonner au spectateur une prise sur ce qu’il se passe. Il y a un exemple unique, *Votre Faust*, opéra d’Henri Pousseur et Michel Butor : le public doit voter à plusieurs reprises au cours de l’œuvre pour décider à la majorité quel récit va être représenté.

Vous avez travaillé sur les rapports entre musique populaire et musique savante. Quel rôle joue selon vous un établissement public comme l’Opéra dans le rapport à la musique des individus ?

La question de la démocratisation, comme on l’appelle depuis les années 1960, reste centrale. Il y a bien un rôle à jouer de la part des institutions et pouvoirs publics pour que le programme de démocratisation – comme égalité d’opportunité pour accéder à l’ensemble des répertoires – se poursuive. Il y a eu une inflexion majeure depuis qu’on parle de démocratisation, puisqu’elle reposait à l’origine sur la hiérarchie haute culture / basse culture. Aujourd’hui les choses ont changé car les hiérarchies ont été contestées. Une collègue, Melanie Wald-Fuhrmann, a fait un travail très intéressant sur ce qu’elle appelle les « épiphanies musicales », les situations de découverte qui changent la trajectoire d’un individu. C’est ce qu’on cherche, produire des épiphanies, un événement qui change quelque chose de leur rapport à un genre musical. C’est une notion qui est très intéressante pour les politiques culturelles.

On dit souvent que la politique/le débat public, pourtant éminemment collectifs, sont gouvernés par les affects et les émotions ; quels sont les parallèles possibles avec la musique ?

Il y a des affects et des émotions en politique comme dans le monde des arts. Je m’intéresse en ce moment à l’idée que la musique a un pouvoir sur nous, qui ne nous dépossède pas. C’est un pouvoir au sens où la musique agit sur nous, nos émotions et sur les temporalités des émotions. On peut faire un parallèle entre les formats des expériences musicales et les formats des modes de participation politique. Un meeting politique c’est un peu comme aller au spectacle. Il y a des formes de spectacularisation comparables. On peut envisager que la pratique musicale donne des repères pour se construire comme citoyen.

Vous avez publié l’essai *Playlist. Musique et sexualité*. Comment l’intime et le collectif s’articulent sur cette question ?

La sexualité est le domaine par excellence de l’intime, tout en étant en même temps totalement socialisé, à travers des apprentissages et des normes partagées. La musique me semble être un domaine très intéressant pour voir cela ; c’est un élément de constitution d’espaces partagés pour des couples, et il y a des relations intimes avec la musique qui se nouent pour chacun et chacune. On se constitue comme individu adulte au cours de l’adolescence par des expériences initiatiques dans le domaine de la sexualité et par des initiations musicales, qui forment un répertoire qui nous accompagne toute la vie.

« La musique agit sur nous, nos émotions et sur les temporalités des émotions. »

D’autres espaces intimes dans lesquels il peut y avoir un rapport à la musique ?

Le rapport à ses enfants est un domaine de l’intime ou du familial. Et aussi entre amis, les recommandations entre pairs, la manière dont la musique joue un rôle au sein de groupes d’amis, est un domaine très intéressant. Selon le mode prescripteur, mais il y a aussi quelque chose de l’ordre du partage, écouter ensemble, qui n’est pas de l’ordre de la prescription. La manière dont les différents groupes musicalisent leur être ensemble, cela relève aussi de l’articulation de l’intime et du collectif, par des goûts qui sont parfois unanimes, parfois différents.

METTRE EN SCÈNE L’INTIME, LE POLITIQUE ET LE PUBLIC

— MARIE-ÈVE SIGNEYROLE, METTEUSE EN SCÈNE D’OPÉRA ET DE THÉÂTRE —

Metteuse en scène d’opéra et de théâtre, Marie-Ève Signeyrole ancre résolument ses créations dans le réel. Loin de considérer les grandes œuvres lyriques ou les mythes fondateurs comme des monuments figés, elle les fait vibrer à l’unisson des fractures et des questionnements de notre époque. Son théâtre est un lieu de friction entre l’intime et le politique où les récits se construisent à partir du vécu, de la parole recueillie, du terrain. Dans ses mises en scène, artistes et spectateurs partagent un espace, une émotion, une expérience collective qui donnent à l’opéra une dimension profondément humaine.

Vos productions sont ancrées dans des expériences à la fois intimes et sociales. Comment choisissez-vous les sujets sur lesquels vous travaillez ?

Je travaille, d’abord, sur des opéras de répertoire que j’essaye d’ancrer dans notre monde, en les inscrivant dans des réalités sociales, politiques ou intimes qui me touchent profondément. Par exemple, j’ai travaillé récemment sur *Médée*. Pour cela j’ai interviewé des femmes, lu des ouvrages qui traitaient de femmes infanticides qui sont aujourd’hui en prison. *Médée*, c’est un drame collectif – un mythe, faisant écho à toutes les époques – et en même temps, une tragédie intime, qui pourrait toucher toute famille ou toute mère. Je fais aussi du théâtre musical sur des sujets que je propose comme auteure, par exemple *Baby Doll*, autour des parcours de femmes migrantes. J’ai passé un an à interviewer des jeunes femmes qui venaient de différents continents. J’appelle cela du docu-fiction : je propose un récit à partir d’un travail de terrain journalistique et sociologique qui me permet de partir d’une base solide, réelle, vécue.

Vous mettez très souvent en place des dispositifs de participation du public, quelle est sa place dans la pièce ?

Ce qui m’intéresse, c’est un spectateur actif, dont le regard, les réactions, la présence même font partie intégrante du spectacle. Par exemple, j’ai fait un *Così fan tutte* à Lyon, dans lequel j’ai proposé à 50 personnes du public de participer, chaque soir différents, en les conviant sur scène et en les intégrant au spectacle même. J’aime mettre dans cet art de l’excellence un rouage qui n’est pas encore poli par le travail de répétition, l’improvisation, pour donner un objet qui a quelque chose de spontané et de nouveau tous les soirs. La présence du public apporte cette connexion entre l’intime et le collectif. Je trouve intéressant de vivifier l’opéra avec



Baby Doll

ce que le monde est aujourd’hui. Et comme l’histoire se répète, l’opéra restera, à mon sens, toujours actuel. Après il y a les spectacles participatifs, c’est encore autre chose : faire vivre une expérience à des amateurs sur scène.

Ces processus participatifs, c’est aussi pour atteindre de nouveaux publics et les faire venir à l’opéra ?

Les compositeurs écrivaient pour être écoutés par leurs contemporains, je pense que c’est cela qu’il faut garder. L’opéra porte en lui-même, dans sa musique et dans l’écriture de certains livrets, un monde extrêmement contemporain. J’ai abordé beaucoup de sujets qui touchent l’intime et le collectif : *SEX’Y*, sur sexualité et génération Y. On a travaillé pendant un an avec 40 jeunes gens. Pour *La Soupe Pop*, on est allés un hiver à la soupe Saint-Eustache avec des bénéficiaires et des bénévoles, puis on a transformé l’Opéra de Montpellier en immense soupe populaire où le public devenait le bénéficiaire. Ces formes, aussi particulières et fragiles, conquièrent tout type de public.

Marie-Ève Signeyrole présente une nouvelle production du *Vaisseau Fantôme* de Wagner en janvier 2026 avec l’Opéra Orchestre Normandie Rouen.

VIVRE L'OPÉRA: À CÔME, UNE CRÉATION À L'UNISSON ENTRE ARTISTES ET CITOYENS

— BARBARA MINGHETTI, DIRECTRICE DE LA PROGRAMMATION,
TEATRO SOCIALE DI COMO/ASLICO —

Voilà un phare, en Europe, pour la démocratisation de l'opéra. Ramener l'opéra au cœur de la cité, en faire un vecteur d'émotions qui touche à chaque âge de la vie et qui va à la rencontre de tous les publics. Ces ambitions, Barbara Minghetti les porte avec force depuis trente ans à travers le programme *Opera Domani* et la réalisation d'opéras participatifs à Côme, à Parme et dans tout le Nord de l'Italie. Depuis sa création, ce programme d'éducation à l'opéra pour les enfants de 6 à 13 ans a touché plus d'un million d'enfants et 50 000 professeurs, dans 52 villes en Italie et 14 pays.

Comment êtes-vous, dans votre parcours, arrivée à ce type de pratiques participatives ?

J'ai étudié la philosophie, puis j'ai suivi un cursus en gestion de théâtre. J'ai d'abord travaillé pour le théâtre, avant de me tourner vers l'opéra, dont je suis tombée amoureuse. J'ai voyagé dans toute l'Italie pour aller voir de nombreux opéras, et là, j'ai eu un véritable choc : le public ne réagissait pas, n'exprimait aucune émotion, j'étais si triste ! Je venais du théâtre, un milieu jeune, vivant et engagé, j'étais très surprise. J'ai alors acquis une conviction : je voulais travailler dans l'opéra, mais dans un opéra pour tout le monde, un opéra sincère, qui fasse vibrer. Et pour cela, il fallait repartir de la base : les enfants. Car les enfants sont le public le plus sincère qui soit. Ils ne trichent pas : s'ils s'ennuient, ils vous le font comprendre. S'ils aiment, ils sont totalement avec vous. En Italie, à l'époque, rien n'était pensé pour eux dans ce domaine. L'opéra restait un évènement social, un rituel figé, souvent sans plaisir : on y allait bien habillé, invité par son entreprise, parce qu'il fallait y aller. Mais la magie avait disparu. Alors, avec mon équipe, nous avons commencé à voyager en Europe, pour voir ce qui se faisait ailleurs. Et c'est ainsi que le projet *Opera Domani* est né.

Le Teatro Sociale di Como a acquis une réputation internationale en matière d'opéras participatifs et d'éducation à l'opéra. Quel type de communauté s'est formée à Côme autour de l'opéra et du Teatro Sociale ?

C'est un engagement au long cours ! Bien sûr, nous avons une saison artistique pour les amateurs d'opéra. Mais en parallèle, nous développons de nombreux projets pour ceux qui ne viendraient jamais au théâtre, du fait de barrières sociales, économiques ou culturelles. Nous allons partout dans la ville, dans les quartiers populaires, vers les personnes âgées, dans les prisons,... et nous n'y allons pas qu'une fois. Le plus souvent, lors de notre première venue, les gens ne nous font pas confiance. Alors nous travaillons avec des associations de terrain, avec lesquelles nous créons souvent des chorales. Nous voulons sortir de nos murs, c'est essentiel. Mais nous souhaitons aussi faire découvrir le théâtre lui-même. Une fois par an, nous ouvrons entièrement le Teatro Sociale au public, et je peux vous dire que tous sont extrêmement fiers de pouvoir monter sur scène, qu'ils soient habitués ou non.

Cette fierté qui prend racine dans la culture et la création, c'est aujourd'hui un atout pour le territoire ?

Je suis convaincue que la culture peut être un véritable moteur pour notre communauté, nous en avons besoin.



Nous avons besoin d'être davantage ensemble. Pour les plus jeunes, nous avons *Opera Domani*, mais nous proposons aussi des opéras participatifs pour adultes. Nous avons produit *Tosca* avec la participation de plus de 200 personnes de toute la ville, venant de différents milieux sociaux, y compris des familles entières. C'était bouleversant. C'est un travail exigeant et complexe, mais l'impact est immense : on ne construit pas simplement un spectacle, on construit une communauté.

Qu'est-ce que l'éducation à l'opéra apporte aux enfants ? Que peut-il rester de cette expérience dans leur future vie d'adulte ?

L'opéra raconte avant tout des histoires. Et les enfants adorent les histoires ! Ils se prennent au jeu, ils chantent,

ils participent et parfois ils ramènent même leurs parents ! Ces derniers sont surpris car eux-mêmes n'aiment pas forcément l'opéra, mais ils se laissent emporter par l'enthousiasme de leurs enfants. Cela fait maintenant trente ans que nous menons *Opera Domani*. Certains enfants sont devenus chanteurs ; d'autres nous disent que cette expérience ne les a pas quittés et qu'ils continuent encore, très souvent, à chanter.

Pour les enfants, l'opéra participatif passe souvent par le chant, qui est sans doute l'instrument le plus intime. Comment amenez-vous les enfants à accepter de partager cela avec le collectif ?

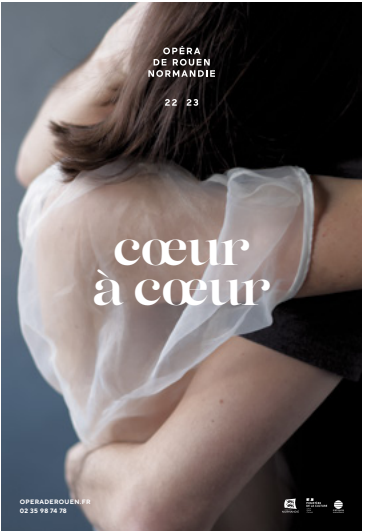
Chanter ensemble, c'est une sensation incroyable, plus forte que chanter seul. C'est le cas pour tout le monde. On le voit pour les personnes âgées dans les maisons de retraite : si la personne doit chanter seule, elle ne chantera probablement pas. Mais si elle chante avec d'autres, elle se sentira plus à l'aise. En Italie, le chant collectif est très à la mode, les gens se réunissent pour chanter ensemble, de façon spontanée. Le maestro Riccardo Muti dit souvent que chanter dans un chœur est l'acte le plus démocratique que l'on puisse faire dans notre art : seul on ne peut rien, ensemble, tout devient possible. Je crois que c'est cela, la vraie force de notre projet.

Ces dispositifs participatifs changent le rapport des citoyens à l'opéra, mais est-ce que cela change aussi le rapport des artistes aux citoyens ?

Oui, absolument. Je pense notamment à ce que nous faisons à Parme avec le Festival Verdi Off, que nous avons lancé à côté du Festival Verdi officiel. Ce festival est totalement tourné vers la communauté : il se déroule hors les murs, est gratuit, et implique des personnes en situation de fragilité. Pour le rendre possible, et trouver des moyens pour réaliser ce type d'actions culturelles et sociales, nous avons mis en place un Manifesto etico. C'est une charte que nous proposons aux artistes du festival. Nous leur demandons un engagement : offrir un peu de leur temps pour ces projets. À côté, ils participent aux grandes productions du festival, où ils sont rémunérés. En fonction de leur sensibilité, nous organisons des actions auprès de personnes fragiles ou dans le besoin. Par exemple, Eleonora Buratto, l'une des chanteuses les plus célèbres au monde aujourd'hui, est venue avec nous dans un hôpital et nous sommes restées ensemble toute la journée, puis elle est entrée en contact avec une jeune fille, avec laquelle elle est toujours en lien. Ce sont des petites choses, certes, mais qui ont une portée immense dans notre monde actuel.



Affiches de saison : l'émotion au pouvoir



Entre frisson et extase, l'Opéra Orchestre Normandie Rouen orchestre depuis des années une partition singulière : celle de la rencontre. Saison après saison, l'ensemble transforme chaque concert en un dialogue intime où se mêlent émotions brutes et partage authentique. Du prestigieux Théâtre des Arts aux salles de fêtes de Moyaux ou de Vassy, cette alchimie particulière tisse un lien presque charnel entre le public et des musiques qui traversent les corps autant que les cœurs.

« Les histoires sont au cœur de l'Opéra, mais aussi des grandes œuvres musicales. C'est ce qui nous amène saison après saison, à raconter, plus que jamais, des histoires... Raconter toutes les histoires – petites ou grandes, heureuses ou tragiques – avec des visuels réalisés sur mesure : un geste, un regard, une émotion. Ils affirment la promesse d'une expérience émotionnelle forte, collective, partagée. Une véritable rencontre. »
Belleville, avec Christophe Urbain – photographe.

*Frémir, vibrer, s'extasier, s'oublier,
se retrouver, se rencontrer...*



Quand la musique nous unit: l'art de vibrer en soi-même



Un violoniste qui s'exerce dans sa chambre, une foule qui frissonne sous les étoiles lors d'un festival, une chorale qui élève ses voix dans une église de village... Qu'y a-t-il de plus universel que ces instants sensibles, quand nos émotions intimes rencontrent celles des autres? Qu'elle accompagne nos joies personnelles ou nos deuils partagés, la musique demeure cette langue commune qui transcende les solitudes et rassemble les âmes. Portrait(s) d'un art qui fait de chacun de nous des complices en émotion.

Floriane Cottet

Directrice de l'administration artistique

Après avoir œuvré pendant plus de huit ans à l'Orchestre Dijon Bourgogne, cette violoniste de formation, fille et sœur de musiciens, a posé ses valises il y a maintenant six mois en Normandie pour accompagner l'Orchestre et l'Opéra dans leur production lyrique et artistique. Une fonction essentielle pour faire des idées de création des réalités d'émotions, sur toutes les scènes de Normandie.



L'Orchestre de l'Opéra Normandie Rouen est une maison qui se tourne résolument vers le collectif, et qui pourtant transmet, par ses créations, une émotion si intime...

C'est vrai, et nous l'avons bien mesuré pendant le Covid par exemple ! La musique a cette capacité à créer du lien avec les autres, mais aussi avec soi-même. Je pense que la musique, et peut-être plus particulièrement encore la musique d'orchestre, vient se placer à l'intersection parfaite entre personnel et collectif, public et privé. Si chaque musicien ou compositeur met un peu de lui-même dans ses créations et ses interprétations, les orchestres sont aussi des lieux où il faut se concerter, s'accorder, et dont les hiérarchies peuvent parfois être rigides. Mais surtout, il faut sans relâche se poser la question de la pertinence de ce que nous proposons, pour pouvoir rester en lien avec les enjeux et les préoccupations de notre temps, et ainsi rencontrer tous les publics, où qu'ils soient.

À la jonction entre artistes, partenaires et directions de l'Opéra Orchestre Normandie Rouen, quel est le quotidien d'une Directrice de l'administration artistique ?

C'est avant tout un rôle pivot entre les directions artistique, administrative et technique, et plus généralement entre toutes celles et ceux qui donnent vie aux créations par leur talent et leur passion. Ma mission première, c'est d'accompagner les œuvres, de leur programmation plusieurs saisons à l'avance jusqu'à la performance sur scène, et de leur assurer la meilleure diffusion possible. Alors, on s'adapte, on essaye de pallier les difficultés techniques et humaines, de faire coïncider les envies avec les besoins et les plannings, tout en assurant à chacun les meilleures conditions possibles, car il n'y a pas de plus bel accomplissement que lorsqu'une pièce peut enfin rencontrer le public !

Après plus de huit ans à la direction de l'Orchestre Dijon Bourgogne, vous embarquez dans une nouvelle aventure humaine et musicale. Quelles sont à vos yeux les particularités du modèle de l'Opéra Orchestre Normandie Rouen ?

Pour moi, la force et la particularité du modèle normand, c'est bien évidemment la nouvelle dimension de l'Orchestre sur deux sites ! Un projet ambitieux qui permet de faire converger l'excellence dans l'exécution du répertoire lyrique et symphonique de l'Orchestre de l'Opéra, avec l'incroyable capacité d'adaptation et la connaissance du territoire de l'ancien Orchestre régional de Normandie. C'est un vrai défi de travailler au quotidien à la bonne mise en réseau et à la complémentarité entre ces musiciens.

« La force et la particularité du modèle normand, c'est bien évidemment la nouvelle dimension de l'Orchestre sur deux sites ! »